

***Fernand DESONAY***



Photo : A.M.L.

**Par Georges JACQUEMIN**

1992

*Service du Livre Luxembourgeois*



**Fernand Desonay fut, de longues années durant, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Mais ce n'est pas au titre de philologue et d'érudit qu'il apparaît ici. Outre ses éditions de textes, ses essais savants, il a publié une série de livres destinés à un public curieux ou cultivé, où transparaissent ses préoccupations intellectuelles, ses idées. S'il fut en effet un homme de bibliothèques, Fernand Desonay fut aussi un homme de son époque, curieux de ce qui s'écrivait et poussé par le désir d'en parler et de faire connaître, partager ses admirations.**

*... il est chroniqueur, me semble-t-il, essentiellement. [...] Fernand Desonay introduit l'esprit chroniqueur dans chacune de ses grandes études littéraires. Cet esprit est d'information : s'informer des faits et des gens d'hier ou d'aujourd'hui, en informer les autres. Étudier, saisir, pour, au plus*

***vite, communiquer ce qu'on sait, faire part au lecteur ou à l'étudiant, faire un avec lui dans la connaissance. (Marcel Thiry)***

## *Biographie*

Fernand Desonay naît le 28 novembre 1899 à Stembert, qui n'est encore, à l'époque, qu'un gros village. Son père, qui lui donnera le goût de l'étude, de l'examen attentif des choses, est pharmacien. Il fait des humanités gréco-latines à Verviers, chez les jésuites.

Pendant la première guerre mondiale, il entend les sabots des chevaux des uhlans résonner sur le pavé de sa rue. Il essaye à deux reprises de gagner la Hollande pour rejoindre l'armée belge. Capturé à la seconde tentative, il passe six mois en prison.

Il fait ensuite des études de philologie romane à l'Université de Louvain et soutient, dès 1922, sa thèse de doctorat. L'érudition le tient pendant quelques années. Il passe un an en Italie (Florence et Rome), puis dans d'autres pays d'Europe ; il enseigne aussi dans le secondaire. Un instant séduit par le clinquant du fascisme, il s'en déprend vite. Pendant la guerre, il fera partie de la Résistance.

Chargé de cours à l'Université de Liège en 1929, il y devient professeur ordinaire en 1935. (Écarté de sa chaire pendant toute la guerre par l'occupant.) Sur la fin de sa vie, il déclarait avoir connu une trentaine de promotions de romanistes.

L'Académie de Belgique l'élit en 1950.

Libéré de ses charges universitaires – il fut aussi doyen de Faculté –, Fernand Desonay reprit ses voyages et s'occupa plus activement de ce qui le passionnait : il fut à Venise tout un automne, enseigna un semestre en Virginie (U.S.A.), défendit la Société européenne de Culture, s'intéressa, dans le sillage de Marcel Thiry, à la politique wallonne, parla dans la presse de livres, de films, fit des conférences.

*Fernand DOSONAY - 6*

Les dernières années de sa vie, il les passe à Lavacherie, dans sa maison de campagne. Il disparaît le 10 décembre 1973, son corps retrouvé dans l'Ourthe.

## ***Bibliographie***

- ***Le Petit Jehan de Saintré***, essai, Paris, Champion, 1928.
- ***Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens***, Paris, Champion et Louvain, Uytspruyt, 1928.
- ***Fascisme anno X***, essai, Louvain, Rex, 1932.
- ***Villon***, Liège, G. Thone, 1933 ; Paris, Droz, 1947.
- ***Léopold II, ce géant***, récit, Paris-Tournai, Casterman, 1936.
- ***Kadou***, récit, Paris-Tournai, Casterman, 1937.
- ***Images et visages de Meuse***, essai, Paris-Tournai, Casterman, 1938.
- ***Les ducs de Bourgogne***, Liège, Petites Études de Belgique, 1938.
- ***Antoine de la Sale, aventurier et pédagogue***, Liège, Faculté de Philosophie et Lettres ; Paris, Droz, 1940.
- **«*Le Grand Meaulnes*» d'Alain-Fournier**, essai, Bruxelles, Éditions des Artistes, 1941.
- ***Ange***, roman, Bruxelles, Librairie Encyclopédique, 1942.
- ***Les littératures étrangères du XX<sup>e</sup> siècle. I. Le roman et le théâtre***, Paris-Tournai, Casterman, 1938. **II. La poésie et l'essai**, idem, 1944.
- ***Le roman français d'aujourd'hui***, Paris-Tournai, Casterman, 1944.
- ***Dépaysements***, notes de critiques et impressions, Liège, Soledi, 1944.
- ***Dans le maquis (6 juin-12 septembre 1944)***, souvenirs, Bruxelles, Ch. Dessart, 1945.
- ***L'art d'écrire une lettre***, Paris-Bruxelles, Baude, 1945.
- ***Exercices pratiques sur l'art d'écrire une lettre***, Bruxelles, Baude, 1946.
- ***La vivante histoire du français***, Bruxelles, Baude, 1946.
- ***Le rapport. Comment l'élaborer. Comment le rédiger***, Paris-Bruxelles, Baude, 1949. Traduction néerlandaise par Paul Poe, 1950.
- ***Ronsard, poète de l'amour***, Bruxelles, Palais des Académies, 3 vol.
- ***Air de Venise***, Bruxelles, Éditions des Artistes, 1962.
- ***Air de Virginie***, Bruxelles, De Rache, 1965.
- ***L'âme wallonne***, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1976.

Fernand DOSONAY - 8

Adaptation française :

- *Vie et aventure de Robinson Crusoé*, par Daniel Defoe, Tournai, Casterman, 1948.

Éditions critiques :

- *Le petit Jehan de Saintré*, par Antoine de la Sale (en collaboration avec Pierre Champion), Paris, Éditions du Trianon, 1926 (Notices critiques : p. XI à LXXXIV).
- *Le paradis de la reine Sibylle*, par Antoine de la Sale, Paris, Droz, 1930.
- *Oeuvres complètes d'Antoine de la Sale*, Liège, Faculté de Philosophie et Lettres ; Paris, Droz, 1935, 1941, 2 vol. *La salade* et *la Sale*.

Introductions et notes :

- *Le Bourgeois gentilhomme*, par Molière, Bruxelles, Labor, 1942.
- *L'avare*, par Molière, Bruxelles, Labor, 1942.
- *La défense et Illustration de la langue françoise*, par Joachim du Bellay, Genève, Droz ; Lille, Giard, 1950.

Préfaces :

- *Le bon usage*, par Maurice Grevisse, Gembloux, Duculot, 1936, 1939...
- *Le vocabulaire français*, par Paul Thiry, Bruxelles, De Boeck, 1950.

Fernand Desonay a aussi collaboré à de nombreux journaux et revues.



## *Texte et analyse*

*Les pigeons de Venise m'horripilent. Roucouleurs, fientants, indiscrets, le jabot avantageux, le bréchet enflé, l'oeil cupide, toujours prêts à l'appel de l'agaçante crécelle qui les agraine à s'accrocher dans les cheveux de la jeune mariée faussement ahurie ou sur l'épaule du **bambino** qu'on pousse en gros plan devant l'objectif de la caméra paternelle, ils règnent aux quatre coins d'un dallage souillé de crottes et de plumes, le long des corniches dont ils finiront bien par corroder la pierre, aussi fâcheusement que les aunes de verroterie, les gondolettes en sucre filé, les chromos à 100 livres la douzaine et les chapeaux pointus pour épicières bavaroises. Il faut traverser la place Saint-Marc dès potron-minet, à l'heure où le soleil encore mal arrondi souligne d'un trait orangé liséré de vert les avancées du Lido, quand les raclettes des nettoyeurs grattent et regrattent les marches montantes puis redescendantes du narthex de la basilique, pour se rendre compte de ce que représente chaque jour l'odieux compost de guano, de maïs et de sachets déchirés qui déshonore le plus noble salon du monde. Dans cette ville où toute façade montre l'ordonnance d'un décor de théâtre, pas une statue qui ne soit perchoir, pas un seuil qui ne devienne buen-retiro; et toute promenade sera toujours traversée par des grouillements entre vos pieds de dos ardoise et de cous zinzolins portés sur pattes de corail ou par d'affleurants coups d'ailes qui vous frôlent sans la moindre façon la joue ou le front à l'horizontale.*

### *Air de Venise*

Ce texte est le début du livre *Air de Venise*, précisément du premier chapitre, lequel s'intitule *Chats*. Aussi bien éprouve-t-on d'entrée de jeu un double étonnement : d'abord parce que l'auteur, contrairement à tant d'autres, ne semble pas se soucier de la Venise culturelle et commence

par ce que d'aucuns jugeraient anecdotique, ensuite parce qu'un chapitre apparemment consacré aux chats s'ouvre sur une page où l'on parle des pigeons. Que le lecteur se rassure, il sera question de culture dans la suite du livre, et de chats, très vite, dans le chapitre.

Mais il est certain que Fernand Desonay n'a pas placé les lignes qui nous intéressent au hasard en début de livre. Il a mis là un texte qui éclate, surprend; c'est une ouverture en fanfare pour un **texte d'humeur**. D'humeur, parce que l'auteur dit tout à trac ses répulsions, mais aussi parce qu'il sait pertinemment qu'il va heurter beaucoup de gens sensibles aux afféteries des pigeons si nombreux sur les places et les squares des villes, et auxquels s'attache un certain sentimentalisme amoureux.

Or c'est une autre chanson qu'entonne, dès la première phrase, courte, Fernand Desonay. C'est d'eux et de lui qu'il s'agit, dans une sorte de face à face, et de la réaction que les pigeons déclenchent en lui (*m'horripilent*): le verbe est expressif, fort; la phrase donne le ton et claque comme une gifle. Fernand Desonay se souvient de ses humanités classiques et sait que les Romains avaient le goût et le sens des formules lapidaires. La brièveté de cette première phrase accentue la sévérité du jugement; le présent de l'indicatif introduit une notion de durée: c'est à chaque occasion que l'auteur réagit ainsi. Or bien, que lui ont-ils fait, ces *pigeons de Venise*? À lui, rien de particulier. Ce qu'il leur reproche, c'est leur manière d'être, qui sera détaillée au début de la deuxième phrase, laquelle, par sa longueur, s'oppose à la première.

Remarquons, avant de l'étudier en détail, que cette deuxième phrase est construite soigneusement: d'abord une triade de monosyllabes, puis une triade de groupes nominaux formés sur le même modèle (dét. + nom + adjectif), enfin deux longs membres de phrase qui détournent habilement l'attention du lecteur des pigeons eux-mêmes vers les humains aussi agaçants qu'eux et caricaturaux. D'ailleurs, cette phrase va habilement rapprocher les oiseaux et les humains, touristes ou petits commerçants, unis dans une même désapprobation suscitée par leur comportement.

Après ces éléments qui étoffent tout le début de la phrase, arrive le sujet, *ils*, puis le verbe *règnent* suivi de deux expansions complémentaires

circonstanciels de lieu commençant par *aux quatre coins et le long des corniches*, tandis que ce qui suit encore semble être une autre expansion se rattachant elle aussi à *ils règnent*, mais consistant en un complément de comparaison. Phrase très «construite» donc, formant tableau et expliquant pour quelles raisons l'auteur se dit horripilé par les pigeons de Venise.

Dès le premier mot, *roucouleurs*, il leur reproche ce que certains trouvent sans doute agréable. Façon de secouer le lecteur dès le début. Il est vrai que des tas de pigeons roucoulant à qui mieux mieux, ça peut manquer d'harmonie... Plus grave: *fientants*. Les promeneurs des grandes villes savent ce qu'est cet inconvénient. Ils sont encore *indiscrets* parce qu'ils se faufilent partout, notamment entre les jambes des touristes ou s'aventurent à regarder dans leurs sacs posés à terre. À ces notations relatives au comportement font suite des expressions du même ordre mais associées à la description physique. Fernand Desonay utilise un vocabulaire tour à tour précis (*jabot, bréchet*) et dépréciatif (*avantageux, cupide*), mais le tout trace en outre une sorte de portrait psychologique des pigeons (la vanité les caractérise) qui est en fait un **portrait charge**. Après viennent deux longs membres de phrase où l'auteur introduit des personnages dans le tableau qu'il compose. On éprouve alors le sentiment que, par une sorte de contagion, les êtres humains, eux aussi, provoquent chez lui le même agacement. En effet, il les saisit dans des scènes qui, pour d'autres, seraient tendres et sentimentales, mais qui prennent pour lui des allures de caricatures ou de comportements stéréotypés : la mariée est *faussement ahurie* et sans doute que le **bambino** poussé *en gros plan devant l'objectif de la caméra paternelle* traîne les pieds, a l'air ahuri lui aussi et se demande quel attitude il doit prendre.

Fernand Desonay n'épargne rien. Il décrit les pigeons comme serviles (*toujours prêts à l'appel... à s'agrainer*) : ils marchent en quelque sorte au coup de sifflet ; la crécelle est *agaçante*, la mariée *faussement ahurie*. (Remarquons au passage l'effet sonore de tout le passage (*l'agaçante crécelle qui les agraine à s'accrocher*), avec de nombreuses occlusives et des fricatives ; remarquons aussi le rare emploi intransitif du verbe agrainer, qui veut dire ici appâter, attirer.)

Après cette série de traits destinés à expliquer le sentiment qu'éprouve l'auteur, nous revenons aux pigeons. C'est pour constater que leur est décochée une nouvelle flèche : s'ils *règnent*, c'est sur *un dallage souillé de crottes et de plumes*. L'opposition entre le verbe et le complément vise à les déprécier et à rendre ridicule leur royaume (*crottes* rappelle *fientants*, tandis que *plumes* fait penser à des habits négligemment abandonnés). L'omniprésence des pigeons s'exerce sur un *dallage* (terme plus noble que pavé ou pavement et exprimant comme une recherche artistique) et sur des corniches (vocabulaire de l'architecture). L'un et les autres, dallage et corniches, subissent l'assaut de l'action des pigeons: le premier est *souillé* tandis que les secondes risquent d'être *corrodées* (terme propre pour exprimer une destruction s'opérant à travers le temps). Fernand Desonay formule habilement cette seconde idée : *finiront bien*, dit-il, comme s'il prêtait aux pigeons une intention, comme s'ils y mettaient de l'obstination, voire de la hargne.

Après avoir précisé les lieux où *règnent* les pigeons, l'auteur établit un rapprochement qui va, à nouveau, indirectement, mettre l'homme en scène. Il l'introduit par des adverbes où s'exprime son jugement : *aussi fâcheusement* ; quant à l'action des hommes, elle relève du petit négoce, consiste en la vente de menus objets pour touristes pressés et dénués de goût. La coloration péjorative apparaît dans le vocabulaire. Dans des *aunes de verroterie*, on comprend que les articles proposés sont en abondance (trop nombreux, au regard de l'auteur), sur des mètres et des mètres et qu'il s'agit d'objets de peu de valeur (*verroterie*). Par ailleurs, les *gondolettes en sucre filé*, fragiles et par là même sans doute dignes de curiosité, ressortissent encore à la bimbéloterie. Il en va de même des *chromos à 100 liras la douzaine* : *chromos* désigne des images à bon marché, valeur réduite que souligne la précision chiffrée ; c'est vraiment un prix dérisoire mais pour une marchandise qui n'en vaut pas davantage. Pour terminer la série, la note satirique où le folklore se mêle à la critique sociale : on devine que ces *épicières bavaroises* doivent avoir plus d'argent que de bon goût et que leur visite à Venise est faite davantage pour épater leurs connaissances ou leur clientèle que pour assouvir des besoins de culture.

Ainsi se termine cette seconde phrase qui, commençant par les griefs que Fernand Desonay formule à l'encontre des pigeons de Venise

s'achève par une critique de la présence humaine, déplacée semble-t-il, dans des lieux qui mériteraient un meilleur public.

La troisième phrase, moins longue que la précédente, ne manque pas d'ampleur non plus. Elle commence de façon impersonnelle. Fernand Desonay va faire état, cette fois, de son expérience personnelle mais une expérience qui pourrait être celle de quiconque (d'où le tour impersonnel), et prendre un ton plus objectif pour attester que les reproches faits aux pigeons sont fondés. Il dit cette fois ce qu'il a **vu**, non plus ce qu'il a **éprouvé**.

Jusqu'ici, Fernand Desonay n'a nommé ni Venise (il est vrai qu'un lecteur de son livre sait à quoi s'en tenir) ni aucun lieu de cette ville. Voici la première localisation: la *place Saint-Marc*, endroit caractéristique de la ville, qu'aucun visiteur ne veut manquer. On comprend rétrospectivement son agacement, quand on songe que la scène qu'il a décrite a pour cadre cette place célèbre entre toutes. Suit une précision de temps, exprimée par une tournure un rien vieillotte : *dès potron-minet* (mais Fernand Desonay joue volontiers sur toute la gamme des registres lexicaux). C'est, à coup sûr, une heure qui ne convient pas aux flemmards et aux touristes. D'où notre sentiment que l'auteur fait allusion à son expérience de lève-tôt. Cette précision de temps, comme s'il craignait qu'elle ne fût pas comprise, il va la préciser dans une formule poétique où apparaîtront des notions de forme (*mal arrondi, trait*) et de couleur (*orangé, vert*). L'auteur nous fait comprendre par là qu'il s'agit d'un moment du jour d'une rare beauté, dont ne profitent que ceux qui échappent aux flots de la foule, qui se déplacent donc à des heures peu fréquentées, le tout assorti d'une précision spatiale (avec vocabulaire adéquat): *les avancées du Lido* (le Lido est une île proche de Venise). Simultanément à la vue du ciel riche de couleurs, Fernand Desonay nous propose alors une image de la place Saint-Marc d'où le faste est absent, remplacé par l'action laborieuse des hommes. Il parle d'ailleurs, non des hommes grattant et regrattant, mais des *raclettes*» (comme si celles-ci agissaient et n'étaient pas utilisées par les *nettoyeurs*). Après le faste et les touristes, après ce qui éblouit, voici l'intendance, les gens obscurs dont l'activité est si nécessaire. Celle-ci s'exprime par deux verbes, *grattent* et *regrattent*, le second signifiant moins une répétition qu'une action inlassable et qui dure, justifiée par l'importance des immondices déposées

chaque jour sur la place. Celles-ci, l'auteur les dépiste particulièrement là où, normalement, la beauté et le caractère religieux de l'édifice auraient dû déclencher quelque respect, sur les *marches montantes puis redescendantes du narthex de la basilique*.

La déambulation matinale de l'auteur lui a montré le spectacle de la place, le matin. Son expérience, il l'atteste (*se rendre compte*), puis révèle ce qu'il découvre: un «*odieux – révolte de l'auteur – compost de guano, de maïs et de sachets déchirés* : *guano* rappelle *crottes* et *fientants*; *maïs* et *sachets déchirés* rappellent l'action des hommes pour attirer les pigeons à proximité de la mariée ou du **bambino**. La conséquence suit aussitôt: tout cela *déshonore* (terme fort qui rappelle *odieux* et l'agacement manifesté par l'auteur en présence de ce qui apparaît comme une sorte de sacrilège) le *plus noble salon du monde* : nous voilà bel et bien dans l'aristocratie de l'esprit, celle qui inspira une architecture noble et belle, rappelant les fastes passés de la république sérénissime et des doges.

Comme si *déshonore* n'était pas suffisamment explicite, Fernand Desonay va préciser les conséquences de l'action des pigeons dans la quatrième phrase. Si Venise est une ville où *toute façade montre l'ordonnance d'un théâtre* (idée de grandeur, de beauté du décor), toute statue y devient *perchoir* (elle est ridiculisée et sans doute souillée comme le *dallage* du début du texte), tout seuil *buen-retire* (cabinet) : le mot nous rappelle *guano, crottes, fientants*. De la beauté, nous sombrons dans le vulgaire (cf. aussi la deuxième phrase). Après avoir évoqué les inconvénients subis par les édifices, l'auteur évoque ceux des promeneurs : les pigeons finissent par gêner leur marche (*grouillements* : idée de déplacements nombreux et comme répugnants; on dira que des vers grouillent sur une chair pourrie). Tout cela s'accompagne de détails très observés qui prouvent que, si Fernand Desonay est horripilé par les pigeons de Venise, il les a regardés attentivement: il a vu des *dos ardoise* et des *cous zinzolins* (d'un violet rougeâtre) sur *pattes de corail*. Et, pour terminer, ces pigeons vous *frôlent sans la moindre façon* : c'est ici un ultime défaut, le manque en quelque sorte d'éducation.

Pour faire bref, on retiendra que nous avons affaire ici à un texte d'humeur au vocabulaire précis (*zinzolin, narthex*), riche; un texte

composé où, à la phrase initiale, brève et laconique, s'opposent les suivantes, plus explicites, qui détaillent des scènes où oiseaux et hommes sont peu à peu unis dans la même désapprobation, ou évoquent les conséquences d'une présence que l'auteur n'a cessé de trouver pour le moins agaçante. Tout un folklore sentimental est ici mis en cause, de façon, non à heurter, mais à secouer les esprits en prenant (avec sincérité sans doute) le contre-pied des idées généralement reçues.





## *Choix de textes*

*Des voûtes historiées de mosaïques à fond d'or, des coupes byzantines que soutiennent les piliers de marbre, descendent sur les fidèles confondus dans une demi-pénombre à l'odeur de cire et d'encens de massives lampes votives. Leurs ciselures sont pareilles à des lambrequins héraldiques ; leurs chaînes aux anneaux évasés ont pris la patine des siècles ; leurs veilleuses d'un rouge incarnadin comme le sang figé d'un martyr dans la fiole-reliquaire luisent nuit et jour. Elles demeurent, pour moi, un des souvenirs les plus émouvants d'une ville où la lumière ne fait jamais offense à la beauté.*

*Sans qu'il soit besoin d'évoquer le ciel de Venise, le lever du soleil sur les îles, la gloire d'un couchant sur le Canaregio, la Sérénissime revit, dans ma mémoire la plus attendrie, comme la Vestale fidèle, gardienne de la flamme rendue à sa destination première qui est d'exorciser la ténèbre. S'il m'arrive de rejoindre la lagune en venant de l'ouest, à la nuit tombée, passé Mestre et ses prétentieux gratte-ciel d'une pyrotechnie criarde, je cherche sur la mer le premier falot de la première barque de pêche. Sa lueur, à peine devinée, fait un mince sillage moiré ; on dirait de la très fine pointe d'un feu Saint-Elme. L'oeil doit scruter l'immensité pour découvrir d'autres points lumineux. Et quand se révèle, plus tard, étiré comme un nerf sur presque une lieue, le cordon littoral, c'est un repos pour l'âme et une joie pour le coeur que ce mariage discret du feu et de l'eau, fusion aussi harmonieuse à sa guise que les noces symboliques de l'anneau du doge et de la mer. Du côté du Lido seulement, vers ce Lido frelaté, aux boutiques sans goût, aux hôtels d'un luxe agressif, aux festivals pour starlettes demi-nues, hurlent des enseignes manhattanesques ; mais le Lido, à mon estime et n'en déplaît aux amateurs de sable chaud, ne fera jamais partie de Venise.*

*En retrait des embarcadères, les lanternes décoratives, hautes sur hampe, avec leur clocheton effilé et leur verremousseline hexagonal, composent, appariées aux poupes en forme de lyre à six cordes des gondoles, les armes parlantes de la cité ; on les croirait abandonnées par le cérémoniaire d'une de ces processions que peignit Carpaccio .*

*Des torchères brandies par un poing noir scellé à la muraille et qui ornent la façade d'une aristocratique « taverne » ou les soupeurs se traitent aux chandelles, l'oiseau d'or de la Fenice émergeant d'une brume rose et blonde où les ombres jouent avec la lumière, le reflet d'un réverbère chantourné ou d'une simple lampe-tempête dans l'eau lisse d'un canal nocturne, cet ex-voto baroque et qu'on jurerait saigneux qu'allume le soir sous l'image d'une Mater dolorosa au Coeur percé des sept épées ou près de la couronne de laurier emperlée d'argent qui commémore le sacrifice d'un martyr des luttes civiles, les feux de bord du chaland à moteur qui remonte le Grand Canal vers le Rialto avec sa cargaison verte pour le marché matinal, ces lampadaires d'un mauve de colchique qui sur le campo S. Stefano font à votre compagne un teint de pêche : voilà quelques-uns des trésors secrets, des dons précieux de Venise.*

**(Air de Venise, p. 95-97.)**

*Depuis minuit, le Mauretania, tous feux couverts, avait ralenti sa course l'étrave fendait moins vite le flot moins houleux. Décidé à ne pas fermer l'oeil ces dernières heures de la traversée par temps de bonace, j'étais monté sur le plus haut du plus haut pont, entre les chaloupes de sauvetage et les cordages lovés. Au ras de l'horizon, vers la droite, il me sembla soudain que mes yeux écarquillés entr'apercevaient des points d'or. Puis, ce fut à nouveau la nuit atlantique. Longtemps après, tandis que l'embrun me souffletait le visage, une barre brillante se précisa de proche en proche : la côte méridionale de Long Island. Bientôt des phares se mirent à clignoter, à balayer le ciel de leurs pinceaux croisés. Le navire avançait de plus en plus lentement, « majestueusement », pensais-je, car j'étais entré dans la connivence du ciel et de la mer. À courte distance de ses flancs se balançaient, ballottées par la lame, des bouées sonores ; elles faisaient un concert de cloches, un carillon à la fois mugisseur et doux, comme si toute une ville d'Ys, comme si plusieurs villes d'Ys englouties s'étaient mises à chanter la gloire de l'entrée au port. De filiformes nuages orangés grillageaient le ciel du côté du sillage. L'estuaire avait pris allure de goulot mais la statue de la Liberté elle-même, mitraillée par les flashes des passagers accourus à bâbord, ne m'arrachait pas à ma contemplation.*

**(Air de Virginie, p. 14)**

*Dans le « deep South », où la promiscuité ne peut échapper à l'homme de la rue, le poor white montre les mêmes réflexes de défense que manifestait au Congo le « petit blanc » : réflexes de peur, mais surtout de haine. Peur d'être supplanté par ce concurrent, de se voir bousculé et – qui sait ? – menacé dans la bagarre pour la vie : pour la voiture à tempérament, l'appareil de télévision en couleur, la machine à laver les chemises bariolées, la carte de crédit que poinçonne la caissière. Haine de ce rival qui prétend, malgré la couleur de sa peau, manier les commandes de la machine à scruter, s'asseoir dans l'autobus sur la même banquette, se pousser au soleil, cultiver son jardin à côté de votre jardin, et – peut-être – abomination de la désolation, quelque jour, après avoir sifflé d'admiration au passage d'une belle fille blanche, la mettre rondement dans son lit.*

*(Air de Virginie, p. 133.)*

*L'après-midi, j'ai refait, sous un ciel très bleu, le circuit du nord, nord-est : départ « sur le Canal », retour par le Chaineux.*

*C'était notre promenade favorite, à mon père et à moi ; la plus immédiatement accessible, au demeurant. À 50 mètres de la pharmacie, un chemin caillouteux longeait la prairie en pente qui montait sous nos fenêtres. On tournait tout de suite à gauche : et c'était la campagne, un grand souffle pur, les deux ornières livrées aux graminées, des haies épaisses où s'ouvraient des barrières à claire-voie, des clos en cul-de-sac. Nous herborisons, ou nous traquions le papillon et l'insecte. À moins que la période des concours ne ramenât ces séances itinérantes de répétitions de la leçon d'Histoire ou du vocabulaire latin.*

*Car mon père, dont la modestie était pourtant non-pareille, accordait à nos études tous ses soins. Que de fois il aura emporté dans la poche de son veston d'alpaga le manuel qui revenait zébré de traits marginaux ou d'éloquents points d'interrogation en regard des passages moins bien sus ! C'est à mon père que je dois d'avoir emmagasiné dans ma mémoire des bribes de ce savoir scolaire mis en formules : « Nos ancêtres se nourrissaient d'hydromel. Ils faisaient avec Rome le commerce de viande salée et d'oies grasses ». Mais ce sentiment qu'il fallait connaître la*

*matière sur l'ongle avait son prix. Chaque fois que je fignole une note, que je déchire une page pour éviter quelque disgracieuse rature, c'est à mon père répétiteur dévoré de zèle que je suis redevable de ce que Péguy, songeant à sa bonne femme de maman rempailleuse de chaises, appelait le culte de « la belle ouvrage ».*

*(L'âme wallonne, p. 152.)*

### **Le Wallon**

*C'est vrai que nous sommes fiers de notre tête ronde. Le Wallon est courtaud, plutôt bas sur jambes, au poil châtain foncé. J'en connais plus d'un à qui on pourrait appliquer le signalement de Villon peint par lui-même : « Sec et noir comme écouvillon ». Le type sarment brûlé n'est pas rare en Wallonie. Et c'est bien pourquoi les obèses suscitent, plus qu'ailleurs, lazzis et quolibets. « Gros plein de soupe » est une injure que tous les galopins de tous nos ruisseaux n'hésitent guère à proférer. Dans cet ancien pays de vignobles et qui a gardé le culte des vins de Bourgogne et des prestes refrains bachiques, la bière me paraît une intruse, une boisson d'importation. On regrette la disparition, sur les coteaux de Meuse, de ces vignes qui s'accrochaient aux éboulis et qui semblaient appeler sur la Wallonie tout entière les bénédictions du soleil, le secret des ivresses légères.*

*Pour voir de près le vrai Wallon, celui que n'a pas touché le conformisme des villes tentaculaires, il faudrait aller s'asseoir, à la vesprée, sur le banc de la maison du maïeur, dans tel village, auquel je songe, de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Parce que c'est la saison des prunes, l'air est tout embaumé de senteurs sucrées, tout vrombissant de vols de guêpes. Les tâcherons reviennent de la « pâture » comme on dit là-bas. Ils portent le chapeau de paille noir à bords courts, la chemise largement échancrée ; point de sabots. Une coquetterie est sur eux. Et cela se traduit par un bouton d'églantine au harnais du cheval. Pour vous dire le bonsoir d'une voix qui chante, le paysan wallon ôte un instant de sa bouche la pipe de merisier. Les ouvriers de l'usine regagnent à bicyclette leur maison des champs. Mais, tandis qu'à la même heure crépusculaire, sur les pistes sablonneuses de Campine, les Flamands vont par bandes, le*

*Wallon – observez-le – roule volontiers seul. Tout seul, il a monté la côte. Et il se presse... Non dans l'attente de la soupe, non dans l'espoir d'un sommeil probe et béat, mais parce qu'il y a le journal à lire, le bouton de la T. S. F. à tourner. Du côté de l'abreuvoir, les vaches meuglent. Mais les dépêches de Paris, de Londres, de Berlin, de Rome, l'ouvrier de mon pays les écoute – et les comprend.*

\* \* \*

*De tracer un portrait moral, c'est une aventure plus périlleuse. Commençons par un défaut : le Wallon est, dit-on, léger.*

*Je plaiderai coupable. Il est vrai que la plupart de ces fils de Gaulois méritent, au moins une fois le jour, le reproche que César adressait à leurs lointains ancêtres. Cette légèreté est faite surtout d'une singulière mobilité d'impressions. Nous ne sommes pas des « concentrés ». Si la méditation ne nous est pas tout à fait étrangère, volontiers s'égaré-t-elle aux détours de la curiosité. Les nuances, bien plus que le cristal : voilà ce qui nous retient penchés sur le prisme.*

*Et cette légèreté est aussi la rançon d'une vivacité d'esprit qui nous fait très contents de nous-mêmes. Ici, d'ailleurs, je mettrais une sourdine à notre los. Nous le chantons avec une belle indiscretion. En vérité, certains Wallons ont, « la goutte à l'imaginative ». Mais ils rachètent ce péché contre la race par une sorte de facilité épidémique qui sauve du moins les apparences.*

*Rarement le Wallon manque de faconde. On affirme qu'il est le Tartarin de la Belgique. C'est assez juste. À cette différence près qu'il y a plus loin du Liégeois fort en gueule au West-Flamand taciturne et susceptible que du Méridional pétaradant au Parisien disert. Même à Bruxelles, le franc-parler wallon sonne comme une incongruité, une impertinence. La gouaille ne va pas sans quelque malice ou méchanceté. À leur jeu favori, qui est de s'envoyer en riant des choses terribles, il advient que les bretteurs démouchettent les fleurets. Ici encore, l'excès serait proprement intolérable pour qui n'a pas, d'emblée, accepté les règles d'un véritable « jeu » (il faut reprendre le mot), où comme le dit un proverbe de chez nous, « ce sont les mieux moqués, les mieux gardés ».*

*Frondeurs et narquois, les vrais Wallons ont la pudeur de leurs sentiments les plus intimes. Je me garderais bien de mettre ce goût de la blague – ou de la hâblerie – sur le compte de la légèreté. J’y vois plutôt signe d’orgueil, le besoin, quelquefois, de briser un sanglot en un éclat de rire.*

*Dans cette esquisse que je voudrais le plus dépouillée qu’il soit possible, je m’abstiens délibérément de faire appel à la littérature. J’aurais évoqué volontiers, cependant, notre Mistral **du Pan dè bon Diu** : Henri Simon. D’ailleurs, la notion même de littérature wallonne aurait besoin d’être précisée, si l’on considère en tout cas les oeuvres écrites en français sur le territoire de nos provinces du Sud. Mais les lettres patoisantes, mais ces florilèges – humbles, souvent – de chansons pour la bien-aimée et de pauvres rimes sur des thèmes archiusés révèlent à quel point le poète wallon répugne aux confidences indiscretes. Le vocabulaire même de la passion a des demi-teintes adorables. De la jeune fille pour qui l’on meurt d’amour, on dit, en Wallonie : « Je la vois volontiers ». Réserve farouche, orgueilleuse timidité : signe de race.*

*Et c’est un autre signe de race que l’individualisme wallon. Certes, tous les Belges ont la passion de l’indépendance. « Liberté » : tel est le dernier mot de notre hymne national, ce mot qui est un cri et sur lequel monte et s’enfle la voix quand les foules du stade chantent la **Brabançonne**. Mais il ne s’agit pas ici de joug à secouer, de chaînes à rompre. Libre et fier, le Wallon entend appliquer à la lettre ce « mot » d’une vieille charte au pays de Liège : « Pauvre homme en sa maison est roi. » En sa maison. Nous avons horreur de tout ce qui ressemble à un embrigadement. Cette passion d’échapper à la règle peut nous jeter, d’ailleurs, dans les aventures les plus folles. La discipline a sa beauté. Elle a sa vertu. Nous ne sommes pas disciplinés. Nous cultivons, jusqu’à l’outrecuidance, le droit de marcher sur les pelouses interdites et de faire la nique aux écrivains.*

**(L’âme wallonne, p. 18-21.)**

*Car – c’est un des traits les plus caractéristiques du naturel du haut-pays – l’Ardennais de bonne souche est rarement dupe. Sa méfiance*

*universelle va jusqu'au doute pyrrhonien, sans qu'il soit besoin d'alléguer Montaigne. Saint Thomas serait plutôt son patron: un incrédule à la mesure de cet empan qui veut tout mesurer, toucher la plaie du côté et les écus trébuchants qui font la somme bien comptée, le papier du notaire et la main moite ou le corsage arrondi de la bonne amie. Il n'est pas dupe, l'Ardennais, parce qu'une nature particulièrement marâtre lui a appris, à longueur de maigres récoltes et d'espoirs ruinés, à ne miser que sur son dur trimard de cul terreux. Une sorte d'optimisme béat est aussi affaire de rumination sans pensée. Mais les petites vaches ardennaises elles-mêmes ont, râblées et nerveuses, quelque chose de moins stupide que ces hollandaises mamelues dont se vautre le pis dans une herbe haute à souhait. L'habitude de la vie rude vous garde des sots embonpoints.*

**(L'âme wallonne, p. 27.)**

*Villon est né peuple. Il l'a dit en des vers fameux :*

Povre je suis de ma jeunesse,  
De povre et de petite extrace.

*Sur la tombe de ses ancêtres, on ne voit ni sceptres ni couronnes. Son père, François de Montcorbier, alias des Loges, tenait les deux noms de la terre et d'une métairie d'un fief de ce Bourbonnais dont il serait originaire. Venu tenter fortune à Paris dans un de ces mouvements centripètes qui poussent, à travers l'histoire de France, la province à l'assaut de la capitale, il mourut prématurément, laissant d'un mariage parisien le seul petit François.*

*La mère, nous la connaissons davantage. C'est une des figures les plus touchantes de cette galerie pitoyable des mamans de voleurs que plaignait Jehan Rictus. Elle était « ancienne », du bon vieux temps. Et elle ne savait rien que les images ingénues peintes au moutier de sa paroisse. Sancta simplicitas des humbles d'autrefois ! Témoignage naïf et charmant de cette époque de croyance sensible qu'illustrent, sur les verrières où se joue le soleil, le sourire des saintes, les fresques polychromes du choeur*

*médiéval et, pour le jeu des Mystères en tant de mansions bariolées, le livre de conduite du régisseur !*

Femme je suis povrette et ancienne,  
qui riens ne sçay; oncques lettre ne lus.  
Au moustier voy, dont suis paroissienne,  
Paradis paint ou sont harpes et lus,  
Et ung enfer ou dampnez sont boullus :  
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.

*Pour ces vers admirables, où passe tout le frisson de l'angoisse chrétienne dans un coeur accessible aux simples sentiments d'espérance et de crainte, il sera beaucoup pardonné au Villon cynique et menteur du Lais, du Testament.*

*Ce que fut pour l'enfant unique cette mère chenuë qu'il fit atrocement souffrir, nous pouvons le deviner à travers des aveux dénués de littérature. Lorsque courait sur lui, comme bise sur la lande, male détresse, lorsque le jeu, le vin, les femmes folles l'avaient jeté sur la pente savonnée des expédients et que la main des sergents à verge ou des piétons du guet allait s'appesantir sur ses épaules basses, pour échapper à la geôle des Troys Lis, au donjon du Châtelet, au cul de basse-fosse, c'est vers cette forteresse secourable, vers le « chastel » du giron maternel qu'il se réfugia à corps perdu. Ainsi nommait déjà Marie la piété de ses fidèles : castrum, le château. La Vierge du moyen âge, indulgente à tous les pécheurs, celle qui sauva de la honte Béatrice la sacristine et le clerc Théophile des griffes du Malin, patronne des larrons, des devoyés, des malheureux – et la vieille maman qui fait accueil toujours : le dyptique émouvant ! En vérité, dans cette biographie aux pages souillées de stupre et du sang répandu, voici la miniature aux tons clairs, avec le bleu royal du manteau qui s'entrouvre, l'or des nimbes, et des battements d'ailes blanches !*

**(Villon, p. 24-25.)**



## **Un bilan de la Renaissance**

*Tout compte fait, le français ne se trouverait donc pas si mal de la grande secousse de la Renaissance du XVI<sup>e</sup> siècle.*

*N'en déplaise aux « écumeurs de latin », il s'est émancipé du latin ; en face du latin, il affirme de plus en plus ses droits à l'existence. Les rois de France l'ont reconnu, imposé ; l'école va l'adopter ; l'Église catholique elle-même, pour se défendre à armes égales contre les réformés, est obligée d'en user dans des pamphlets de combat ou des manuels de dévotion. Un moment submergé par le flot montant des italianismes, le français, à partir de Henri Estienne (**Dialogues du nouveau langage italianisé**, 1578), réagit vigoureusement. Les régionalismes ne l'affectent que d'une façon tout épidermique.*

*Pourtant, contrairement à l'opinion de certains linguistes trop prompts à minimiser l'apport des latiniseurs, je garde le sentiment que le moyen-français – et dès le XIV<sup>e</sup> siècle, n'est-ce pas – représente, dans l'évolution de la langue, une phase grosse de périls, de menaces.*

*Ce n'est pas impunément qu'à un processus naturel, spontané, se substituent des interventions artificielles. Les latinismes, quelles que soient les raisons que l'on puisse invoquer en leur faveur (pauvreté lexicale de l'ancien français, nécessité de mots nouveaux pour exprimer des concepts nouveaux, progrès de l'abstraction philosophique et de la spéculation scientifique), les latinismes, c'est l'artifice. La langue y gagne en richesse, en précision, en clarté ; elle y perd en saveur, en verdeur, en rythme.*

*Ce dernier élément – musical – ne doit pas être perdu de vue. Une langue, chaque langue a sa chanson. Que si, brusquement, vous en dénaturez le lexique, vous lui imprimez une autre cadence, un autre tempo. Tel fut bien le cas. Comparez à l'allègre et un peu court octosyllabe des fabliaux ou de Villon, à la prose drue des **Cent Nouvelles nouvelles**, les vers macaroniques et les périodes dites cicéroniennes des grands rhétoriciens : et vous comprendrez tout aussitôt que je n'avais pas tort d'évoquer, à propos de la Renaissance, une périlleuse aventure*

*Je reviens encore à cet affreux style substantif qui est bien la pire disgrâce du français contemporain. N' en cherchez pas ailleurs la source : comme au XIV<sup>e</sup> comme au XV<sup>e</sup>, comme au XVI<sup>e</sup> siècle, l'homme du siècle XX a perdu le goût du naïf (dans le sens : naturel); il lui faut « savantasser » : de là, ce jargon innommable où tous les suffixes latins et les préfixes grecs semblent s'être donné rendez-vous. Refleurisse au plus tôt le sens des mots du cru !*

(Villon.)

### **Le Grand Meaulnes** d'Alain-Fournier

*J'ai voulu connaître, à mon tour, ce cher pays de Sologne, « inutile, taciturne et profond », dont parle avec ferveur le Henri Fournier des Lettres à sa famille. Et il est bien vrai que nous ne comprendrons rien à l'aventure du Grand Meaulnes si nous n'avons pas débarqué, d'une carriole à banquette, dans un de ces villages qui s'appellent, par exemple, Épineuil-le-Fleuriel, La Chapelle d'Angillon ou Nançay.*

*Épineuil-le-Fleuriel est situé à l'extrémité du département du Cher, entre Saint-Amand et Montluçon, assez loin de la Sologne âpre et perdue. Et c'est un peu la patrie d'Alain-Fournier, puisqu'on l'y a amené dès l'âge de quatre ans, puisque ses parents y ont été maîtres d'école. La Chapelle d'Angillon, plus au nord, en plein pays sancerrois, prête son cadre à la « grosse maison carrée » du **Grand Meaulnes**, à « plus désolée cour d'école abandonnée ». Mais la vraie Sologne désolée, il faut la chercher du côté de chez l'oncle Florent, du côté de Nançay. Campagne sans pittoresque, sinon sans beauté, et qu'il faudrait parcourir à l'hiver, quand les arbres sont dépouillés, quand les chemins blanchis de givre font, entre les tronçons de haies, des lignes claires, parallèles au ruisseau gelé, quand les pies et les corbeaux s'envolent, effrayés par le roulement de la voiture du boulanger sur la route sonore. Alors, la forge du forgeron s'allume de mille feux et de rougeoyantes étincelles. Et les bonnes gens du bourg soulèvent le rideau pour reconnaître cette vieille femme qui s'aventure dans la tourmente de neige, serrée dans un fichu et chargée de petits paquets.*

*Ces villages isolés de la campagne infiniment perdue ne ressemblent à aucune agglomération de notre Belgique surpeuplée. Il faut parcourir la vraie Sologne, j'y insiste, pour se rendre compte de ce qu'Alain-Fournier veut dire, chaque fois qu'il évoque le « Pays sans nom », le « Pays où tout est possible » : sorte de désert aux horizons immenses comme la mer et où l'aventure peut se lever derrière ce boqueteau de sapins rabougris, de l'autre côté de ce chemin qui conduit, au coeur de la forêt, vers quelque château en ruine d'une autre Belle-au-Domaine-dormant. Alain-Fournier ne pourra jamais plus oublier ce décor de son enfance.*

**(Dépaysements, p. 262-263.)**



## Synthèse

Parcourir l'un après l'autre les livres de Fernand Desonay, en indiquer le contenu, en apprécier l'originalité et l'apport, en discuter éventuellement certaines idées un peu traditionnelles ne servirait pas à grand-chose, tout au plus à donner une impression de dispersion et à proposer au lecteur une série d'images et d'idées dont il ne conserverait rien. Il ne peut s'agir ici, à l'inverse d'autres, de suivre un cheminement d'écrivain, de discerner les eaux souterraines qui refont surface dix ou vingt ans plus tard – je veux dire un ou deux livres après –, de dégager des thèmes. Il importe bien davantage de se demander ce qui assure l'unité d'une oeuvre moins de création (si l'on excepte *Age*, roman à l'atmosphère de réalisme magique, et *Kadou*, récit pour les jeunes) que de réflexion, de culture voire d'humeur.

Ces attitudes, la réflexion et l'humeur, qui ont l'air de s'exclure, se trouvent pourtant réunies dans l'oeuvre de Fernand Desonay, même si, à l'humeur, il veut trouver de bonnes raisons.

Fernand Desonay savait parler ... et faire parler. C'est qu'il était curieux et intéressé par les gens et les événements. La même attitude se retrouve dans ses écrits. En somme, il aimait communiquer, **enseigner**. Ce qu'il apprenait, découvrait, ce qui l'intéressait, il avait besoin de le faire partager. De là le côté passionné de ses écrits, le plaisir (quasi sensuel) qu'il avait à commenter des textes (cours ou comptes rendus de presse), voire à les lire à ses étudiants. Telle vibration de la voix, tel tremblement de la main – presque du jeu théâtral – traduisaient bien ses sentiments. À l'écrit, cette vibration, ce tremblement ont pour équivalents un vocabulaire riche, étonnant, tour à tour populaire et précieux ; une phrase qui surprend ; des coquetteries d'écriture ou, en clin d'oeil, une « connivence confidentielle », le rappel opportun d'un vers ou d'une citation connus.

Né il y a trente ans, il fût peut-être devenu journaliste de télévision ou animateur d'émissions culturelles.

Qu'il écrive un livre sur Villon, le voilà amené à s'intéresser au personnage de Virgile tel que le moyen âge l'a vu (*Dépassements*); qu'il publie un essai sur *Le grand Meaulnes* où il rend compte de ses recherches du décor qui l'inspira ou encore se sert d'une lecture attentive du roman comme de la correspondance d'Alain-Fournier, il consacre ensuite au même sujet, en synthèse, un article qu'il destine à une revue. J'écrirais volontiers que, parallèlement à ses travaux d'érudition, les prolongeant quelquefois, il aimait à ramasser en vingt ou trente pages l'essentiel d'un sujet peu connu ou curieux. Article ou livre, chaque page était pour lui comme une bouteille lancée à la mer : un message à des inconnus.

Écrits circonstanciels, les discours d'hommage que Fernand Desonay prononça en l'honneur de Robert Gruslin, gouverneur de la province de Namur, à l'occasion de la remise du prix Engelman en 1968; de Maurice Grevisse (cf. *Mélanges* offerts à M.G. en 1966); de Georges Simenon (cf. *Revue de Suisse*, 1952); de Marcel Thiry et de Robert Vivier, conférence prononcée à Québec, en 1967, à l'occasion de la IIe Biennale de la Langue française; d'Arthur Masson (Namur, 27 mars 1968), etc. À chaque fois, l'orateur savait manier l'humour, évoquer des souvenirs personnels. Le besoin de s'adresser à un public (d'étudiants ici, d'auditeurs là, ou de lecteurs) participait de la nature de Fernand Desonay. Il aimait ainsi le contact, il voulait faire partager ses enthousiasmes : ceux qu'il eut, par exemple, pour Villon, pour Ronsard, et, chez ses contemporains, pour Colette ou Cocteau notamment.

Marcel Thiry écrit fort justement, dans sa préface à *L'âme wallonne* : ... *la recherche insistante du contact direct avec le lecteur se perçoit dans chacune de ses phrases. Désir de plaire, assurément – il n'y a pas de style qui soit plus coquet – mais aussi désir de partager, d'entraîner, de faire un avec autrui dans la joie de la connaissance.*

Ce besoin se manifeste dans d'autres domaines encore. Fernand Desonay fit du journalisme (à *La Nation belge*, au *Soir* notamment) et collabora à de nombreuses revues, soignant autant la note de trente lignes

que l'article de vingt pages : il avait l'amour de la « belle ouvrage ».  
Forme de journalisme encore que cet *Air de Virginie*, somme d'impressions livrées *sans prétention, sous le choc encore d'une révélation qui* (lui) *aura appris bien des choses, et d'abord à (se) défier des préjugés.*

Témoins de ce besoin, en somme, d'éduquer, de faire progresser ses lecteurs dans la connaissance – Desonay était étranger à la culture réservée aux masses et s'adressait le plus souvent à un public d'honnête culture ou avide de savoir –, des livres, parus pendant le « repos forcé » de la guerre, comme les deux petits volumes consacrés aux *Littératures étrangères du XX<sup>e</sup> siècle* (le théâtre et le roman en 1943, l'essai et la poésie en 1944) ou *Le roman français d'aujourd'hui* (1944) ; des livres encore, destinés aux jeunes, comme *Léopold II, ce géant* ou l'adaptation française de *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe ; des livres pratiques enfin, dans une collection qu'il dirigea, intitulés *L'art d'écrire une lettre* ou *Le rapport, comment l'élaborer, comment le rédiger*.

S'agissant d'un autre que lui, qui savait mettre son interlocuteur à l'aise tout en conservant des attitudes de maître, on serait tenté de parler d'écrits nourriciers ou de vulgarisation. La première expression serait à coup sûr déplacée, et la seconde ne lui convient que si l'on conserve à l'esprit que Fernand Desonay avait coutume de s'adresser à un public de bon niveau. C'est à ce niveau, d'un élitisme sans mépris ni morgue, qu'il se sentait à l'aise et, pour lui, écrire cent vingt pages sur le roman français d'aujourd'hui, comme il aurait écrit un livre de la collection *Que sais-je?*, c'était aider son lecteur à s'y retrouver dans l'abondante littérature française du XX<sup>e</sup> siècle (jusqu'à la guerre 39-45). On y sentait ses choix, ses préférences. Il aimait l'élégance de la phrase, la forme, s'intéressant moins au fond : l'artificier Cocteau l'avait séduit, comme la viscérale Colette.

De la même façon, écrire un livre sur l'art de la lettre ou la technique du rapport lui paraissait de nature à aider un public de plus en plus large aspirant au bien-dire sans en avoir reçu les rudiments. C'est vrai encore de sa *Petite histoire du français*.

Homme d'enthousiasme, il consacre à la Cité des Doges un *Air de Venise* pimpant et plein de primesauts, marqué au coin de l'humeur et de la fantaisie (cf. le texte analysé), de la culture aussi, où l'érudit montre qu'il sait également écouter et regarder le chaisier ou le garçon de café : leurs propos ne lui paraissent pas dénués d'intérêt.

Homme d'érudition – le moyen âge de Villon et la renaissance de Ronsard lui étaient familiers –, homme intéressé par son temps (la littérature contemporaine), par ses contemporains, par les débats d'idées, Fernand Desonay apparaît, avec le recul, comme le mainteneur de valeurs : celles de la forme soignée, de l'humanisme classique, de la terre wallonne, mais, surtout, comme un écrivain cherchant à toucher son lecteur, par l'esprit, par le cœur ou, plus prosaïquement et selon les occurrences, par les centres d'intérêt. Il fut présent dans la vie culturelle de ce pays de 1925 à sa mort: en somme, un demi-siècle d'érudition élégante et aimable.

Georges JACQUEMIN